

FEUILLETON DU SAMEDI

LE ROI DES GUEUX

PREMIÈRE PARTIE

LE DUC ET LE MENDIANT

I

UNE NUIT À SÉVILLE

En ce temps, Séville était encore la reine des Espagnes, malgré la suprématie politique accordée par Philippe II à Madrid la parvenue. La capitale nouvelle avait la cour et donnait son nom aux actes de la diplomatie péninsulaire depuis la fin du règne de Charles-Quint ; mais, pour le peuple espagnol, Séville restait toujours la ville royale.

Ses mosquées, transformées en basiliques, son palais maure qui ne le cède qu'à l'Alhambra, ses campagnes fécondes et embaumées, fleuve magnifique, sa gloire resplendissante, jetaient un facile défi à ce pauvre et aride coteau, baigné par ce ruisseau bourbeux, le Manzanarez où s'étagaient les vaniteuses masures madrilènes comme le mendiant de Castille redresse son incorrigible fierté sous les lambeaux de sa cape criblée.

Ce n'était pas de Madrid qu'on aurait pu chanter, de Bilbao à Tarifa l'Africaine, et de Valence à Lisbonne, capitale d'un tout jeune royaume :

Quien no ha visto a Sevilla
No ha visto a maravilla

(Qui n'a vu Séville n'a vu de merveille.)

Philippe IV aimait Séville. Au moins une fois chaque année, les riches tentures de l'Alcazar voyaient le jour et secouaient leur poussière pour fêter la bienvenue du souverain. Ce prince, aussi malheureux que faible, avait déjà perdu le Portugal, qui avait proclamé son indépendance et choisi pour roi Jean de Bragance, héritier par les femmes de Jean Ier ; il était en train de perdre la Catalogne, et ses ambassadeurs, comme ses armées, pliaient partout devant le génie ennemi de Richelieu ; mais il ne puisait dans ses revers aucune résolution mâle.

Son ministre favori était chargé de voir, d'entendre, de penser et d'agir pour lui. Fuyant les affaires, cherchant le plaisir, il fermait incessamment l'oreille au grand murmure de la nation espagnole, qui accusait hautement le ministre d'impéritie ou de trahison.

Partout fermentait le mécontentement. Les provinces, ruinées par la guerre et attaquées dans leurs privilèges constitutionnels par les capricieuses réformes du favori, commençaient à refuser la taxe.

Les séditions se multipliant, éclatant à la fois sur les points les plus opposés du royaume. A Madrid, à Valladolid, à Tolède, on avait vu des processions moqueuses courir les rues, lors du dernier carnaval, escortant une bannière ainsi blasonnée, contre toutes les règles de la science héraldique : " De sable, au fossé du même, " avec cette devise cruelle qui faisait allusion aux pertes récentes de Philippe IV et au surnom de Grand que le ministre favori lui avait décerné de sa propre autorité : *Plus on lui prend, plus il est grand.*

A Séville enfin, à Séville, si fière de son titre de *ciudad leal* (cité loyale), on avait trouvé, placardée à la porte de l'Alcazar, une variante plus insolente encore du même thème.

Au lieu de l'écusson, c'était une estampe représentant toujours le fossé symbolique autour duquel se groupaient cinq fossoyeurs :

l'Anglais, le Français, le Hollandais, le Portugais, et le Catalan. La légende amendée portait : *Agrandissement de la maison d'Autriche.*

La cour se divertissait cependant, et les dernières courses de Saragosse avaient été splendides.

La nuit du 28 au 29 septembre 1641 avait été marquée à Séville par un mouvement inaccoutumé. Après les réjouissances de la Saint-Michel, dont l'hermandat d'Andalousie et le bureau du saint-office avaient permis la prolongation jusqu'à onze heures avant minuit, tous les logis s'étaient fermés comme d'habitude et de la Juiverie silencieuse au bruyant quartier des Gitanos, au-delà du fleuve la ville était devenue muette.

C'est à peine si les seranos, dormant debout et balançant leur petite lanterne au bout de la longue hallebarde, entendaient çà et là, dans leur promenade solitaire, quelque chant attardé derrière les jalousies tombées des *maisons de jeux*, tolérées, moyennant larges finances, par le Très-Illustre Audience. Il suffisait alors d'un petit coup frappé aux carreaux pour faire taire romances et guitares.

Mais entre deux et trois heures du matin on aurait pu entendre, au-delà des murailles du nord, le bruit d'une nombreuse cavalcade arrivant par la route de Lorena : la Puerta del Sol, où se voit encore ce beau soleil peint à la détrempe avec sa chevelure ébouriffée de rayons d'or, leva sa herse et ouvrit ses deux battants à l'appel impérieux de deux cavaliers de la Très Sainte Confrérie parlant au nom du roi catholique.

Trois gardes et un afferez moitié endormis se rangèrent sous la voûte au port d'armes, après avoir lancé pour la forme le *Qui vive!* auquel il fut répondu :

— Sauf-conduit royal !

L'afferez jeta un coup d'œil sur le parchemin déplié, à la lueur des torches que portaient les deux premiers cavaliers. Il mit aussitôt la main à la demi-salade qui lui couvrait la tête, et se recula respectueusement.

Le cavalcade s'engagea sous la voûte.

Elle était composée d'un nombre assez considérable de gens armés qui semblaient, pour la plupart, des serviteurs de noble maison, et de cinq ou six femmes, dont deux, montées sur de superbes genets et voilées, de la tête aux pieds, étaient évidemment des personnes de haute qualité.

Autant qu'on en pouvait juger sous l'ampleur de leurs voiles, l'une atteignait déjà le milieu de la vie, tandis que l'autre était une toute jeune fille. Les duègnes et suivantes qui les accompagnaient avaient des mules pour montures.

La cavalcade venait de loin, sans doute. Les manteaux des gens de l'escorte étaient gris de poussière.

Les archiers de la confrérie s'engagèrent les premiers dans la rue étroite et tortueuse qui fait suite à la porte du Soleil. Leurs torches éclairaient en passant les maisons hautes et sombres qui semblaient toutes s'incliner en avant, à cause des appentis sur console qui s'ajoutent d'étage en étage aux logis de l'Espagne méridionale, et qui donnent aux rues l'aspect uniforme d'une voûte à gradins renversés, fendue à sa clef pour laisser voir une étroite bande du ciel.

D'autres contrées cherchent des armes contre le froid : ici, tout est calculé pour détourner les rayons trop ardents du soleil.

Le pas des chevaux allait tantôt sommant, tantôt s'étouffant, selon que la voie capricieuse était ferrée de petits cailloux ou défoncée et reconverte d'un épais tapis de poudre. La rue tournait à chaque instant. La lueur des torches prolongeait l'ombre grêle

des portiques musulmans, ou arrachait quelque faible étincelle aux bizarres magnificences des fenêtres mauresques ; puis tout à coup derrière ces légères et féériques perspectives, se carrant le lourd profit d'une maison espagnole.

Pas une parole n'était prononcée dans l'escorte. De temps en temps, sur son passage, quelque croisée curieuse s'ouvrait, car ce n'était point chose ordinaire que de voir semblable cortège dans les rues de Séville, à cette heure. Au travers des planchettes de quelque jalousie baissée, un long regard suivait les deux torches qui échevelaient dans la nuit leurs flammes fumées et rouges.

On ne savait. Les cavaliers étaient trop peu nombreux pour escorter la reine. En d'ailleurs, pourquoi la fille de Henri IV de France aimée et respectée du peuple espagnol, eût-elle choisi les heures nocturnes pour faire son entrée dans sa loyale cité de Séville ?

On ne savait, en vérité. Les fenêtres se refermaient. La cavalcade muette poursuivait son chemin.

Après un quart d'heure de marches environ, les deux archers de la confrérie s'arrêtèrent en même temps à l'entrée d'une petite place de formes irrégulières, fermée d'un côté par une massive construction d'aspect monumental et sombre, de l'autre par des arcades mauresques dont quelques-unes tombaient en ruine.

L'extrémité opposée de la place s'ouvrait sur une rue courte et large, dont le développement laissait voir le portail gothique d'une église.

L'un des archers dit :

— C'est bien ici la maison de Pilate. Voici le Sépulcre à gauche. Nous sommes sur la place de Jérusalem.

— Si la senora duchesse n'a pas eu à se plaindre de ses fidèles serviteurs, ajouta l'archer en portant la main à son morion de cuir nous nous recommandons à sa munificence.

La plus âgée des deux dames voilées jeta une bourse, qui fut adroitement saisie au passage.

Et les deux archers, à l'unisson :

— Que Dieu, la Vierge et tous les saints soient à tout jamais les protecteurs de Sa Seigneurie, très noble, très illustre et très généreuse !

En Espagne, les superlatifs ne coûtent pas plus qu'en Italie.

— Frappez, Savinien ! ordonna celle qu'on appelait la duchesse.

Un vieux valet, armé jusqu'aux dents et portant sur l'épaule une rondache du temps du Cid Campéador, descendit de cheval et s'avança vers la porte principale de ce grand bâtiment noir désigné sous le nom de " la maison de Pilate. " Il souleva un énorme marteau de fer ciselé qui, retombant de son poids sur la plaque, fit retentir tous les échos des alentours.

L'escorte entière, à ce moment, avait quitté la rue et se développait sur la place.

— Je me nomme Pablo Gutierrez, et je suis de Santarem, dit celui des deux archers qui avait parlé le premier.

Mon camarade a nom Sancho tout court et sa naissance est un secret de famille ; il est de Ségorbe. Que la très illustre senora duchesse daigne ne point oublier les noms de ses fidèles serviteurs, au cas où ils auraient besoin de sa protection très puissante.

Ils s'inclinèrent tous les deux jusque sur le garrot de leurs chevaux ; mais, au lieu de s'éloigner après ce salut, ils levèrent leurs torches et se prirent à compter à voix haute le nombre des serviteurs composant l'escorte.

La duchesse dit :

— Savinien ! frappez plus fort.

Le vieux valet obéit à tour de bras, et l'on